

WENDY HOLDEN

La gouvernante royale

ROMAN

*Quand
Elizabeth II
était encore
Lilibet*


CHARLESTON
POCHE

WENDY HOLDEN

LA GOUVERNANTE ROYALE

Dans le Londres de l'avant-guerre, deux petites filles se promènent avec leur gouvernante. Elizabeth et Margaret adorent Marion, qui leur fait découvrir un monde jusque-là inconnu : la piscine, le métro, les grands magasins... une éducation inédite pour de jeunes princesses ! Entre elles se tisse un lien d'affection unique ; Marion veille sur les fillettes comme une mère et devient leur confidente privilégiée. Au risque de sacrifier sa propre existence...

Inspiré d'une histoire vraie, *La Gouvernante royale* nous emmène dans les coulisses de la famille royale britannique et nous fait vivre de l'intérieur les drames et les joies des Windsor, de l'abdication d'Edward VIII au glamour du couronnement d'Elizabeth II.

Un formidable roman d'amour, de sacrifice et d'allégeance, à la rencontre d'une jeune femme que rien ne prédestinait à vivre dans l'ombre de la famille royale.

« Des personnages captivants et un mélange parfait de précision historique et de dynamisme narratif. Un roman déchirant sur l'amour et la loyauté. »

Daily Mail

Wendy Holden a d'abord été journaliste avant de se tourner vers l'écriture de fiction. Elle est l'autrice de 20 romans, vendus à plus de 3 millions d'exemplaires dans le monde. *La Gouvernante royale*, son premier roman historique, est un best-seller du *Sunday Times* et a été traduit en 7 langues.

Traduit de l'anglais par Valérie Bourgeois

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-042-9



9 782385 290429

9,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère




CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LA GOUVERNANTE
ROYALE

Titre original : *The Governess*

Publié en langue anglaise par Wellbeck Fiction Ltd

© Murgatroyd Ltd, 2020

Traduit de l'anglais par Valérie Bourgeois

Pour la traduction française :

© Editions Albin Michel, 2022

Pour la présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-042-9

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Wendy Holden

LA COUVERNANTE
ROYALE

Roman

Traduit de l'anglais par Valérie Bourgeois

Albin Michel

PROLOGUE

Aberdeen, Écosse
Juillet 1987

Tout était prêt. Une nappe en dentelle blanche recouvrait la table en acajou dans la salle à manger. Le soleil qui se déversait par la grande fenêtre en saillie faisait flamboyer le liseré doré des tasses en porcelaine. De petites serviettes en lin blanc étaient disposées près des assiettes et les fourchettes à gâteau en argent avaient été sorties de leur coffret et parfaitement astiquées. S'y ajoutaient une pince à sucre, un pot à crème et des cuillères, tous en argent, tous étincelants eux aussi.

Dans la fraîcheur de la cuisine, des sandwiches au pain de mie débarrassés de leur croûte attendaient sur les plus beaux plats de service. Il y en avait au saumon fumé, au poulet, au jambon et au concombre. Sans oublier ceux à la confiture, les « pennies », comme on les appelait en raison de

leur forme ronde – ses préférés depuis toujours. Sans oublier non plus les scones, les muffins et un magnifique gâteau au chocolat.

Des fleurs achetées spécialement pour l'occasion avaient été disposées un peu partout dans des vases et des pots récupérés au fond des placards. Des pétales aux teintes pastel estivales tapissaient toutes les surfaces, et le riche parfum des roses se mêlait à celui de la cire d'abeille.

De l'autre côté du vestibule, dans le petit salon haut de plafond, une vieille dame en robe rose pâle s'était postée à la fenêtre, le dos bien droit. Des perles brillaient à son cou et sur la broche épinglée à son corsage. Ses grands yeux aux paupières tombantes brûlaient d'impatience. Le souffle court, elle s'accrochait au rebord de la fenêtre. Tout son être était tendu vers le croisement au bout de la rue. C'était par là qu'arriveraient ses visiteuses.

Elles n'étaient encore jamais venues chez elle, dans sa jolie villa en pierres de granite gris située sur l'une des avenues les plus chics de la ville. Sous un ciel couvert, elle semblait plus austère, mais pour peu qu'il fasse un temps radieux, elle scintillait littéralement – comme à cet instant, en cette belle journée de la fin du mois de juillet.

Les rayons du soleil tombaient sur l'élégant manteau de la cheminée et sa rangée de photos aux cadres argentés. Sur la première, deux petites filles souriantes, habillées à l'identique de kilts en tartan rouge et de tricots, posaient devant un parterre de tulipes. La plus âgée serrait dans ses bras un chien marron aux oreilles dressées que l'autre caressait. À l'arrière-plan se détachaient les tours d'un château.

Le portrait suivant montrait les mêmes fillettes coiffées de couronnes, la mine très sérieuse dans leurs longues robes blanches et leurs capes bordées de fourrure qui les enveloppaient comme une rivière de velours. Un homme et une femme portant eux aussi des capes et des couronnes chargées de pierres précieuses se tenaient derrière elles. Lui paraissait plein d'appréhension, mais son regard à elle trahissait une redoutable force de caractère.

Dans le silence du petit salon, la vieille dame continua à attendre. De temps à autre, elle poussait un soupir impatient, comme si elle guettait la réalisation d'un rêve nourri depuis longtemps. Peut-être allait-il enfin se concrétiser. Elle n'avait jamais cessé d'espérer, et c'était bien ça qui, tous les ans, l'incitait à polir son argenterie, à choisir des fleurs avec soin et à préparer des sandwiches.

On n'entendait rien d'autre que le tic-tac de l'horloge. Des flammes dansaient dans la cheminée, entre les deux niches aménagées dans le mur. C'était peut-être l'été, mais il pouvait faire frais dans les grandes maisons écossaises – et plus encore dans les châteaux écossais. Peu de gens étaient mieux placés qu'elle pour le savoir.

Elle retint soudain sa respiration. Le moment était arrivé. Au bout de la rue, une limousine venait de faire son apparition en provenance de l'aéroport. Ce devait être l'escorte policière. Ses invitées se trouvaient dans celle située juste derrière. Les vieilles mains agrippèrent plus fort le rebord de la fenêtre. Elle aurait juré entrevoir un visage familier.

Sur le siège passager de la seconde voiture, un jeune homme en costume à rayures, l'air prématurément fossilisé, ouvrit un attaché-case pour en

sortir une feuille. Il était nouveau à ce poste, et ses gestes trahirent sa nervosité lorsqu'il se tourna en se contorsionnant vers les deux femmes d'âge mûr assises sur la banquette arrière – deux sœurs à en juger par leur ressemblance.

L'une était lourdement maquillée, très bronzée et vêtue d'une robe corail rouge vif, avec de gros bijoux blancs. L'autre, au style plus conservateur et aux cheveux châains bien mis en plis, portait un twin-set de couleur fauve, un kilt et une double rangée de perles.

Le nouvel écuyer se racla respectueusement la gorge.

— Si je puis me permettre, ma'am, nous allons passer devant la rue où vit une ancienne employée de la Maison Royale.

La femme au twin-set détacha son regard de la route pour le poser sur lui.

— Elle s'appelle Marion Crawford et dit avoir été la gouvernante de Votre Majesté pendant quinze ans. Apparemment, elle vous écrit chaque année pour vous proposer de vous arrêter sur le chemin de Balmoral et de venir prendre le thé chez elle.

L'homme marqua une pause.

— Je pensais que, peut-être...

— Les lettres de Marion Crawford ne devraient être manipulées qu'à l'aide de *très* longs forceps ! déclara la femme au teint bronzé d'un ton véhément. Lilibet ?

Pas de réponse. Le chauffeur freina doucement à l'approche du panneau bleu indiquant l'extrémité de l'avenue où habitait la vieille dame.

Dans la maison, derrière la fenêtre du petit salon baigné de soleil, la main ridée leur fit signe avec frénésie. Les voitures avaient ralenti ! Enfin, après

toutes ces années, elles allaient bifurquer dans sa rue et s'engager dans son allée ! Comme toujours, elle avait veillé à ouvrir le portail.

— *Lilibet !* tonna la femme à la robe rouge.

PREMIÈRE PARTIE
ÉDIMBOURG, 1932

La salle de classe était sinistre. Le marron l'emportait sur toute autre couleur – des pupitres d'écoliers jusqu'aux lames du plancher en passant par les bancs en bois, la grosse horloge en bakélite et le cadre autour du portrait d'un roi George V aux yeux globuleux et d'une reine Mary inflexible. Sans compter le martinet en cuir bien usé qui pendait dans la main osseuse de l'instituteur.

Marion grimaça. De son point de vue, les châtiments corporels n'avaient pas leur place dans l'enseignement moderne. Pas plus d'ailleurs que le Dr Stone, l'homme émacié en blouse noire dont elle était venue écouter le cours.

— Je m'attendais à quelqu'un de plus âgé, avait-il bougonné en l'accueillant. Et pas à une *femme*.

Marion ne comprenait pas pourquoi Mlle Golspie, la directrice de son centre de formation, l'avait envoyée observer le fonctionnement d'un tel établissement. École privée la plus chère d'Édimbourg,

Glenlorne était fréquentée par les fils des riches citoyens de la ville – des élèves destinés ensuite aux meilleurs lycées du pays. Miss Golspie savait très bien que ce monde-là ne l’attirait pas du tout. C’était l’autre bout de l’échelle sociale qui l’intéressait.

Pour ne rien arranger, le Dr Stone ne cessait de fixer ses cheveux, et c’était à eux qu’il adressait toutes ses remarques, comme pour se moquer d’elle. Cette coupe à la garçonne censée lui donner un air chic, émancipé et à la mode était-elle en fait ridicule ?

— Allez vous asseoir au fond, ordonna-t-il à sa tête.

Marion se ressaisit. Il dépassait les bornes. Au moins avait-elle des cheveux, si courts soient-ils. Lui, de son côté, ne pouvait se prévaloir que de quelques mèches grasses plaquées en travers de son crâne d’un jaune cadavérique.

— Si cela ne vous ennuie pas, dit-elle sèchement, je préférerais m’installer au premier rang.

Elle chercha un pupitre inoccupé et en repéra un dans l’angle sombre de la pièce. Sa chaise était tournée vers le mur, et un grand cône blanc se devinait à travers les lamelles du dossier. En s’approchant, elle vit le mot « âne » inscrit dessus. Elle resta d’abord interdite. Était-ce possible ? À leur époque ?

— Vous voulez vous asseoir à la place du *cancre* ? demanda l’instituteur d’une voix dégoulinante de sarcasme.

Marion ne répondit pas et se contenta de prendre l’humiliant couvre-chef du bout des doigts et de le laisser tomber négligemment par terre. Puis elle s’assit et sourit à la classe. Deux rangées de garçons la fixaient avec des yeux ronds.

Un claquement retentit – le Dr Stone avait abattu son martinet sur sa paume. Les élèves sursautèrent.

— Voici Mlle Crawley, leur annonça-t-il avec une réticence évidente.

— Bonjour, mademoiselle Crawley, dirent-ils tous en chœur.

— Crawford, les corrigea-t-elle gentiment.

Elle s'était attendue à les détester, ces petits lords Fauntleroy écossais, mais elle se découvrit pleine de compassion à leur égard. Ils étaient si attendrissants dans leurs blazers gris. Ils méritaient mieux que ce vieux sadique.

Nouveau claquement du martinet. Nouveau sursaut des élèves.

— Mlle Crawley étudie pour devenir enseignante et elle assistera à notre cours de géographie dans le cadre de sa formation, dit le Dr Stone en accentuant avec mépris les mots « enseignante » et « formation ».

Curieux, les garçons continuèrent à la dévisager sous leurs casquettes. Marion leur décocha un grand sourire. *Ne faites pas attention à ce vieux schnock, aurait-elle voulu leur dire. Les femmes peuvent décrocher des diplômes aujourd'hui, elles peuvent suivre des formations et exercer un métier. Dites-le à vos sœurs ! Dites-le à vos mères !*

Pendant ce temps, l'instituteur avait abandonné son martinet pour se tourner vers le tableau. La craie crissa sous ses doigts maigres à la peau cireuse, et ce fut d'une écriture brouillonne qu'il nota ces mots : « L'Empire britannique ». Puis il sortit une longue baguette de son bureau. La classe retint son souffle, signe que cet objet-là aussi avait déjà dispensé plus d'une punition douloureuse.

Le Dr Stone tapota le verre qui recouvrait un grand planisphère.

— Remarquez-vous une couleur présente partout ?

Plusieurs mains se levèrent.

— Le rose, monsieur ?

Une lueur de triomphe brilla derrière les lunettes aux montures d'acier.

— En effet ! Le rose est la couleur de l'Empire britannique ! Il n'existe pas de continent sur lequel notre grande et glorieuse nation ne possède pas de territoires !

Marion s'agita sur sa chaise. Ce chauvinisme d'un autre temps la mettait mal à l'aise.

— Même les gens qui vivent *ici*, poursuivit l'instituteur en posant le bout de sa baguette sur la corne ouest de l'Afrique, sont des sujets britanniques.

— Ça veut dire qu'ils sont comme nous, monsieur ? hasarda un petit garçon, qui cilla lorsque le Dr Stone le fusilla du regard.

— Absolument pas ! Ce sont des *sujets coloniaux* !

— Mais quelle est la différence, monsieur ?

— Ils ne sont *pas* civilisés, cracha-t-il.

De retour au Centre de formation des enseignants de Moray House, elle s'empessa d'aller trouver la directrice. Ses talons claquèrent vivement sur le parquet ciré tandis qu'elle longea une série de couloirs, le cœur battant d'indignation.

— Entrez.

Mlle Golspie occupait un bureau lumineux et moderne aux murs lambrissés de chêne clair, aux étagères bien garnies et à l'ambiance égayée par des tapis chamarrés, des photos et des vases. Elle-même affichait

un style tout aussi contemporain dans sa robe vaporeuse à l'imprimé abstrait et coloré. Sous ses cheveux gris coupés au carré, son beau visage respirait l'intelligence – et, à cet instant précis, la surprise aussi.

— Ma chère Marion, vous êtes toute pâle ! Voulez-vous du thé ? dit-elle en levant une tasse dont les motifs ne juraient pas avec sa robe.

— Oui, volontiers.

Mlle Golspie la servit et lui fit signe de s'asseoir sur le grand canapé orange installé devant la fenêtre en saillie.

— Racontez-moi tout.

Marion ne se fit pas prier. Elle avait été consternée par tout ce qu'elle avait vu, et plus encore par la remarque sur les sujets « non civilisés ».

— C'est odieux de parler des gens comme ça ! Nous sommes tous égaux – ou plutôt, nous devrions l'être. Combien de professeurs transmettent aux enfants ce genre de préjugés d'un autre âge ?

— Plus d'un, j'en ai peur, répondit sèchement Mlle Golspie. Dans ce type d'école, en tout cas.

— Je n'irai jamais travailler dans un tel établissement ! tonna Marion, les yeux brillants de colère.

La directrice reposa sa tasse dans sa soucoupe.

— Ma chère, vous ne pouvez pas faire abstraction de certains comportements sous prétexte que vous ne les appréciez pas. Ils s'imposent comme étant la norme, sinon. Si vous voulez changer les choses, vous devez vous dresser contre eux et défendre ce qui est juste et bon.

— À vous entendre, on dirait une guerre, marmonna Marion.

— Comment appeler autrement la lutte contre l'ignorance ?

Dans le silence qui suivit, Marion sirota son thé. Il avait un parfum fumé inhabituel.

— C'est du Lapsang Souchong, l'informa Mlle Golspie en souriant devant sa mine interrogatrice. J'y ai pris goût quand j'enseignais en Chine.

À l'évidence, elle avait eu une vie antérieure riche d'aventures qui avait nourri son attrait pour l'exotisme et son tempérament militant. Elle était la personne la plus passionnée et la plus passionnante que connût Marion. Une femme pleine d'énergie et d'idées, et une source d'inspiration constante pour ses étudiants. Elle avait probablement le même âge que le Dr Stone, mais la ressemblance entre eux s'arrêtait là, et Marion n'en revenait pas que tous deux puissent habiter la même planète, *a fortiori* vivre dans la même ville et exercer le même métier.

— Pourquoi m'avez-vous envoyée à Glenlorne ? demanda-t-elle à présent qu'elle avait suffisamment recouvré son calme. Ce n'est pas un endroit fait pour moi.

La directrice la fixa de ses grands yeux noirs par-dessus le rebord de sa tasse.

— Non, vous êtes faite pour les bas quartiers, vous.

Marion haussa un sourcil. Mlle Golspie avait toujours soutenu son ambition de travailler auprès des défavorisés.

— En effet, dit-elle d'un ton ferme. Il faut bien que quelqu'un y aille.

Trois ans après le krach boursier de 1929 et la crise économique qui en avait découlé, beaucoup persistaient à croire que les pauvres étaient en grande partie responsables de leur sort. Mais quand bien même cela aurait été vrai – ce dont Marion

doutait –, ce n'était pas la faute de leur progéniture. D'abord attirée par une curiosité purement professionnelle dans les ruelles puantes du quartier de Grassmarket, l'un des plus miséreux de la ville, elle y était ensuite retournée tous les samedis, poussée là par la pitié et l'indignation. Les conditions de vie sordides des gens l'avaient horrifiée, mais ce n'était rien à ses yeux comparé aux effets de la pauvreté sur leur esprit. Les enfants des bas-fonds d'Édimbourg avaient des problèmes de concentration et de compréhension, et beaucoup souffraient de troubles de la vue et de l'audition en raison de leur état de malnutrition avancé. Il leur fallait une éternité pour venir à bout d'un simple livre. Le taux d'alphabétisation parmi eux était proche de zéro, si bien que leurs chances de sortir un jour de ce quartier, de trouver un travail et d'avoir une vie un tant soit peu gratifiante n'étaient pas plus élevées. À moins que quelqu'un tente d'y remédier.

Mlle Golspie la dévisagea d'un air pensif.

— Je conçois votre réaction, mais que faites-vous de l'autre bout de l'échelle sociale ?

— Les riches ? s'étonna Marion. Mais ils n'ont pas besoin de moi.

— Vous en êtes sûre ?

— Évidemment. Ils forment l'élite. Ils ont tous les avantages.

— Ils ont le Dr Stone. Et vous dites avoir eu de la peine pour ses élèves.

— C'est vrai. Beaucoup, même.

— Alors quel genre d'avantage est-ce là ?

Marion médita sa question.

— Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, avoua-t-elle au bout d'un moment.

Isabel Golspie s'appuya contre le dossier de son siège en souriant.

— Je tente de vous exposer un point de vue assez radical. Même si je vous trouve admirable d'aspirer à aider les plus pauvres, il me semble que les classes supérieures elles aussi ont besoin de vous. Et que si vous les aidez, elles pourraient à leur tour aider les autres.

Marion se sentait perdue. Mais si Mlle Golspie espérait la convaincre d'aller travailler à Glenlorne, elle allait être déçue.

La directrice continua à boire son thé tranquillement.

— Vous avez vu à quoi ressemble l'enseignement dans une école réservée à l'élite. Ces petits garçons deviendront un jour des hommes de pouvoir. Et l'une de leurs principales influences durant leur enfance aura été le Dr Stone. Comment peut-on construire une société juste en partant de là ?

Marion baissa les yeux sur le liquide brun dans sa tasse. Elle avait oublié son nom, mais pas le martinet, ni le bonnet d'âne, ni la peur dans le regard des élèves du Dr Stone.

— Je veux travailler dans les quartiers pauvres, s'entêta-t-elle.

— Et c'est précisément la raison pour laquelle vous devriez enseigner aux privilégiés. Qui d'autre leur dira comment vivent les gens dans ces quartiers ? Qui les sensibilisera au féminisme, à l'égalité des chances, à la justice sociale et à tous ces sujets si importants pour vous ? Certainement pas le Dr Stone, croyez-moi.

2

Le lendemain était un samedi, jour où Marion se rendait dans le quartier de Grassmarket. À son habitude, elle s'habilla avec soin. Les enfants là-bas voyaient bien assez de haillons sales au quotidien. Elle voulait faire naître en eux de plus grandes ambitions et leur redonner le sourire en portant ses tenues les plus élégantes et les plus colorées.

Elle aimait particulièrement la manière dont sa nouvelle robe rose tournait autour de ses genoux. Personne n'aurait pu deviner qu'elle avait été cousue à partir d'un patron gratuit dans un magazine. Il n'y avait pas à dire, sa mère savait manier l'aiguille. La taille basse tombait à la perfection et l'ourlet était pile à la bonne hauteur pour souligner ses fines jambes.

Elle pressa le pas, comme pour mieux mettre à distance les paroles de Mlle Golspie, qui avaient résonné toute la nuit dans ses rêves. L'argument de la directrice se défendait, bien sûr, et s'avérait

même fort habile, mais c'était aux pauvres d'Édimbourg qu'elle voulait se consacrer.

Elle s'apprêtait à traverser la rue quand elle recula soudain, juste à temps pour éviter une voiture rutilante frappée des armoiries royales – mais pas la gerbe d'eau boueuse que ses roues soulevèrent en passant dans les flaques laissées par une grosse averse.

Elle jura à voix basse et suivit des yeux le véhicule qui s'éloignait en direction du palais de Holyrood. Des deux côtés de la rue, les passants s'étaient retournés pour faire de même. La famille royale était-elle là en visite, comme elle le faisait périodiquement ? Marion se rappela le portrait de George V dans la classe du Dr Stone. Était-ce lui qui venait de salir sa robe et ses bas ? À cette idée, elle fut prise d'une profonde aversion à l'égard de la monarchie.

— Si ça peut servir...

Derrière elle, quelqu'un lui tendait un mouchoir froissé.

— Merci.

Elle le saisit vivement sans regarder le jeune homme qui cherchait ainsi à l'aider – pour l'heure, seule comptait sa robe. Mais alors qu'elle tapotait les taches, son attention dévia vers les chaussures voisines des siennes sur le trottoir. Malgré leur cuir brun éraflé et l'un de leurs lacets défait, c'était une bonne paire de chaussures. Une paire coûteuse.

— Je devrais me présenter, dit leur propriétaire. Je m'appelle Valentin.

— Valentin ?

Elle se figea, puis leva la tête vers les yeux sombres et brillants qui l'observaient.

— Comme le saint patron des amoureux ?

— C'est ce qu'on me dit toujours, répondit-il d'un ton placide. Ou comme l'un des deux gentils-hommes de Vérone.

— Je n'ai jamais vu la pièce.

— C'est ce qu'on me dit toujours aussi. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Marion, répondit-elle, un peu surprise d'être tutoyée par cet inconnu, mais aussi charmée par son naturel.

— Le petit nom de Dame Marianne.

— C'est ce qu'on me dit toujours.

Ce n'était pas vrai, mais il n'avait pas à le savoir.

Il sourit. Il émanait de lui une sorte de vitalité qui le rendait très séduisant. Un peu moins grand qu'elle – de même que la plupart des hommes –, mais robuste, il avait d'épais cheveux bruns qui lui retombaient sur un œil en le faisant paraître très jeune, bien qu'elle lui donnât à peu près son âge, vingt-deux ans. Elle nota sa veste en tweed élimée, son pantalon en flanelle, son foulard rouge semblable à un fanion. Et son sac en toile vert fermé par un rabat, dans lequel il avait fourré quelque chose de volumineux et lourd. Des livres ?

— Tu es étudiant ?

L'université grouillait de ces blancs-becs qui arpenaient les rues en se croyant les maîtres du monde.

— Oui, je plaide coupable.

— Anglais, je suppose ?

— En fait, non. J'étudie l'histoire.

— Je voulais parler de toi, dit-elle en levant les yeux au ciel. Tu es anglais.

Son accent l'était, ça ne faisait aucun doute, même s'il n'avait pas le phrasé froid et haché qui

allait avec. Au contraire, il s'exprimait d'une voix basse et chaleureuse, légèrement rauque, qu'elle trouvait très agréable.

Il eut l'air déçu.

— C'est si évident que ça ?

— Tu n'es pas d'ici, en tout cas. Ça s'entend.

— L'accent d'Édimbourg est très dur à assimiler, déclara-t-il, faussement sérieux. Y compris pour les Écossais. Il donne beaucoup de fil à retordre aux gens de Glasgow, par exemple.

Cela la fit rire – ce qui enchantait visiblement Valentin.

— Je viens de Londres. Tu es déjà allée là-bas ?

Elle secoua la tête. Elle qui n'avait jamais quitté l'Écosse se fit soudain l'effet d'une provinciale qui aurait toujours vécu en vase clos.

— Je dois te laisser, dit-elle.

— Je peux marcher avec toi ?

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es belle ?

Cela la fit de nouveau rire. Quel flatteur. Elle n'était pas belle, elle le savait – tout juste avait-elle de grands yeux pas vilains et des cheveux châains qui passaient pour jolis avant qu'elle les fasse couper presque à ras. Ce satané carré court. Il avait pour seul effet d'attirer l'attention sur son nez un peu trop large et sur sa silhouette à la fois trop grande et trop maigre. « Une planche à pain », disait sa mère.

Oh, tant pis. Elle ne misait pas sur son physique pour gagner sa vie, de toute façon. Les femmes avaient d'autres moyens d'y arriver désormais.

— J'aime bien tes cheveux, déclara Valentin.

Un énorme soulagement l'envahit à son corps défendant. Elle le remercia d'un sourire et commença à s'éloigner.

Il la suivit en se calant sur son pas – un geste inattendu, mais pas importun.

— Où vas-tu ?

— À Grassmarket.

— Tu... tu habites là ? demanda-t-il, manifestement stupéfait.

Elle fut tentée de le taquiner, mais se surprit à lui avouer la vérité.

— Non, j'y enseigne pendant mon temps libre.

Après ça, il allait sûrement la laisser tranquille. L'intérêt qu'elle portait aux quartiers pauvres de la ville choquait la plupart des gens.

Il continua pourtant à marcher à ses côtés et se contenta de transférer le poids de son sac sur son autre épaule.

— Je suis rudement impressionné.

Ce compliment excessif la mit sur la défensive.

— Il n'y a pas de quoi l'être, répliqua-t-elle avec raideur. Je suis une formation d'enseignante et je me passionne tout particulièrement pour les enfants défavorisés.

Il ne pouvait manquer de fuir, cette fois.

— Ah oui ? C'est fascinant.

— Ça, tu peux le dire.

Ils avaient presque atteint l'extrémité la plus haute du Royal Mile, l'artère principale de la ville. Le ciel s'était éclairci, et au nord, l'estuaire du fleuve Forth étincelait tel un tapis de saphir. Au sud se dressait la masse nue et imposante de l'Arthur's Seat, la colline qui dominait Édimbourg. Et devant eux, surplombant le pont en pierres noires qui marquait l'entrée